

*Chaque année, l'Église catholique organise un cycle de conférences tous les dimanches du Grand Carême qui se tient à la cathédrale Saint-Jean à Lyon. Le thème pour l'année 2017 était : « Je crois en l'église une ». Le 5 mars 2017, à l'invitation du Cardinal Philippe Barbarin, Monseigneur Norvan Zakarian a donné la première conférence de ce cycle.*

## **VATICAN III : UN NOUVEAU NICEE-CONSTANTINOPLE ?**

« Cette belle initiative de Son Éminence, le cardinal Philippe Barbarin, notre frère, archevêque de Lyon, dans notre marche commune vers l'union des Églises est réellement digne de louanges. Elle l'est d'autant plus encore qu'elle s'inscrit dans le temps du « Grand Carême » que nous vivons actuellement. Une période qui permet à nos Églises de multiplier les célébrations, les temps de prière et de méditation en insistant sur leur importance pour la fécondité et la réussite de tous nos projets communs.

Il n'est pas dans mes intentions de vous présenter aujourd'hui un tableau exhaustif de l'expérience historique, fort ancienne, de l'Église d'Arménie au service de l'union des Églises. Mais je voudrais tout simplement dire à mon auditoire qu'à travers les siècles elle a toujours souhaité et sincèrement recherché cette unité.

### **I.- Une recherche authentique d'unité au cours des siècles**

L'expression la plus évidente de cet attachement à l'union des Églises est sans doute l'exemple de saint Nersès Chnorhali, qui au XIII<sup>ème</sup> siècle, dans le royaume arménien de Cilicie, parvint pratiquement à rétablir l'union des Églises arménienne et byzantine au terme d'un dialogue théologique à la fois rigoureux et sincère, mais par-dessus tout marqué du sceau de l'amour du Christ. La mort prématurée de ce saint patriarche et, une fois de plus, des divergences portant sur le vocabulaire et les formulations employés lors de ce dialogue, empêchèrent dans sa phase ultime la conclusion de l'accord pour cette union. Ainsi, le rapprochement fort avancé et l'œuvre de réconciliation entre ces deux Églises sœurs séparées par l'histoire sombra malheureusement dans les oubliettes.

Durant cette période, de manière quasi concomitante, des relations intenses s'établissaient également dans ce même royaume de l'Arménie cilicienne entre notre Église et l'Église catholique romaine. Mais, de la même manière, ces liens ne permirent pas le rétablissement de l'union, bien que plusieurs de nos souverains de cette époque aient eu des origines françaises. Parmi ceux-ci, je ne citerai ici que le roi Léon V, issu de la dynastie poitevine des Lusignan, mort en exil en Europe et dont le cénotaphe est conservé jusqu'à nos jours dans la basilique royale de saint Denis, avec l'inscription « Léon V roi d'Arménie ». Deux conciles, celui de Sis en 1307 et celui d'Adana en 1311, furent convoqués par ces souverains pour rétablir l'union des deux Églises. Mais de la même manière, ces deux tentatives échouèrent.

Ces exemples empruntés à la période médiévale attestent amplement, me semble-t-il, cette recherche authentique d'unité. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, alors que le peuple arménien vivait la double tragédie du Génocide dans l'Empire ottoman et de la soviétisation dans le nord du pays, notre Église faisait ses premiers pas dans le mouvement œcuménique naissant en participant à la conférence fondatrice de Foi et Constitution à Lausanne en 1920 et à l'assemblée d'Edinbourg de 1937.

Mais c'est véritablement à partir des années 60 du XX<sup>ème</sup> siècle que débute pour notre Église une nouvelle ère dans le domaine de ses relations avec les autres Églises.

En 1962, elle adhère officiellement au Conseil œcuménique des Églises, ce qui lui permet de développer de nouvelles relations avec les autres Églises dont elle avait été séparée des siècles durant. Les fruits de ce dialogue et de cette coopération sont nombreux et immédiats. Aux côtés des autres Églises, elle commence à participer à de nombreux forums, à des assemblées durant lesquelles ses représentants prennent l'habitude de prier et de dialoguer avec les représentants des autres confessions chrétiennes. N'oublions pas qu'à cette époque une partie importante de nos fidèles, mais surtout notre siège patriarcal suprême d'Etchmiadzine, se trouvent au-delà du tristement célèbre « rideau de fer ».

Les fruits de cette entrée dans cette vie œcuménique sont, je l'ai dit, nombreux : ouverture d'un dialogue théologique, découverte ou redécouverte de l'ecclésiologie des autres confessions, débats sur les questions sociétales, politiques, environnementales. De plus en plus, nous sommes amenés à réfléchir, à nous concerter, à nous exprimer et à agir ensemble pour la défense de grandes causes qui concernent non seulement les Chrétiens, mais aussi l'humanité tout entière. Nous partageons désormais non seulement symboliquement le pain et le sel, mais nous nous engageons ensemble, concrètement, au service de causes communes comme la défense des droits de l'homme, la justice économique et sociale, la protection de la vie humaine et de l'environnement.

Ces années 60 du XX<sup>ème</sup> siècle ont aussi été profondément marquées par la convocation du concile de Vatican II, avec ses préconisations, en particulier dans la perspective de nouvelles relations avec les autres Églises. Celles-ci ont été publiées dans le célèbre décret papal « *Uniatis Redintegratio* ». Concernant ce document, je voudrais citer ici le professeur Jean-Pierre Mahé dans son introduction à son très bel ouvrage « Trésor des fêtes, hymnes et odes de Grégoire de Narek » : « Rappelant que les Églises d'Orient ont joué un rôle essentiel dans les premiers conciles œcuméniques où furent définis les dogmes fondamentaux de la foi chrétienne sur la Trinité et le Verbe de Dieu qui a pris chair de la Vierge Marie, le Décret reconnaît qu'elles possèdent depuis leur origine un trésor auquel l'Église d'Occident a puisé beaucoup d'éléments de la liturgie, de la tradition spirituelle et du Droit (§ 14 du Décret). Tout le monde doit savoir qu'il est très important de connaître, vénérer, conserver, développer le si riche héritage patrimoine liturgique spirituel de l'Orient pour garder fidèlement la plénitude de la tradition chrétienne (§ 15) ». Sur le plan local, ce concile permit, par exemple, l'accueil fraternel de certaines de nos communautés diasporiques dépourvues de lieux de culte par des paroisses catholiques.

Je voudrais ici insister sur le fait suivant. Une grande partie, si ce n'est la majorité, des fidèles de l'Église arménienne, vivait et vit toujours de nos jours en diaspora. Qu'il me soit donc permis de vous parler plus dans le détail de la situation de notre communauté de France. On a aujourd'hui du mal à l'imaginer, mais il fut un temps où ces relations fraternelles n'existaient pas entre nos Églises. Nous rencontrions alors d'énormes difficultés pour célébrer la Divine Liturgie, assurer la délivrance des sacrements pour nos fidèles dans de nombreuses communautés où nous ne possédions pas de lieux de culte.

Imaginez la détresse de ces croyants qui avaient été privés de leur patrie, dépouillés de tous leurs biens, dont la civilisation avait été anéantie, qui avaient été massacrés, conduits en

caravanes interminables dans les déserts de Syrie pour y être exterminés (ces mêmes déserts, la région de Deir-Ez-Zor, où le prétendu « l'État islamique » est aujourd'hui implanté). Cette détresse ne pouvait que redoubler lorsque ces hommes et ces femmes ne pouvaient bénéficier du réconfort moral et spirituel que devaient leur apporter ces célébrations dont ils étaient si souvent privés. Le concile de Vatican II mit fin à cette situation puisqu'il autorisa les diocèses et paroisses catholiques à accueillir les autres confessions chrétiennes dans leurs sanctuaires afin de leur permettre de pratiquer leur rite et de développer leur vie spirituelle.

Les premières rencontres des responsables de nos Églises depuis des siècles, constituent également les premiers fruits de ce rapprochement. Ainsi, en 1970, le Catholikos de Tous les Arméniens, Sa sainteté Vazken 1er, d'heureuse mémoire, était reçu au Vatican par le Pape Paul VI. Au terme de cette visite, le 12 mai, ils signaient une déclaration commune dans laquelle ils affirmaient la nécessité de mieux se connaître pour débiter un dialogue en vue du rétablissement de l'unité :

« Cette unité ne peut se réaliser que si tous, pasteurs et fidèles, cherchent à se connaître vraiment les uns les autres. A cette fin, [le Pape et le Catholikos] exhortent les théologiens à s'adonner à une étude commune tendant à approfondir leur connaissance du mystère de notre Seigneur Jésus Christ et de la révélation faite en Lui. Fidèles à la tradition transmise par les Apôtres et les Pères, et, en même temps, conscients des exigences d'un monde qui cherche Dieu dans les nouveaux développements de notre époque, ils pourront ouvrir de nouvelles voies qui permettront de surmonter les divergences existant encore et amèneront leurs Églises à une unité plus parfaite dans la profession de leur foi en face du monde. De leur part, le Pape et le Catholikos essayeront de faire tout leur possible pour appuyer ces efforts et leur donner leur bénédiction de pasteurs. »

Tout cela nous semble de nos jours bien naturel et anodin, mais ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une simple déclaration d'intention constituait pour l'époque de ces retrouvailles une grande avancée. Nous revenions alors de bien loin, de plusieurs siècles d'ignorance mutuelle.

Dans le sens inverse, la visite du Pape Jean-Paul II en Arménie en 2001 a constitué un événement historique extraordinaire pour l'Église et le peuple arménien. Pour la première fois dans l'histoire, un Souverain Pontife rendait visite à l'Église d'Arménie. Cette visite s'inscrivait dans le cadre des commémorations du 1700ème anniversaire de la conversion de l'Arménie et de la proclamation du christianisme comme religion d'État. Plus proche de nous, la visite en juin 2016 du Pape François à Erevan et dans le nord de la république d'Arménie s'inscrivait totalement dans cette même démarche. Un an plus tôt, la très belle célébration d'avril 2015 en la basilique saint Pierre durant laquelle on fit mémoire des victimes du Génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman et de saint Grégoire de Narek qui était proclamé Docteur de l'Église universelle par le Pape, doit être considérée comme l'un des « bons fruits » de l'œcuménisme. Cette célébration et la visite du Pape François en Arménie finirent de conquérir le cœur de l'ensemble des fidèles de notre Église.

Il m'a semblé important de rappeler tout cela en prélude à mon intervention, car les étapes que je viens de décrire sont celles qui nous mènent vers l'objectif suprême de l'œcuménisme : l'Union des Églises autour de la même table.

## II.- Mon expérience pastorale à Lyon

Je veux maintenant vous parler de mon expérience pastorale à Lyon, une expérience originale car, sans chauvinisme aucun et sans exagération, cette vigueur, cette chaleur de l'œcuménisme tel qu'il est vécu à Lyon sont très particulières. Je peux en témoigner, ce n'est pas en vain que l'on affirme que Lyon a une vocation de « ville œcuménique ».

J'ai été nommé évêque des Arméniens de Rhône-Alpes au printemps 1980. Le père Michalon était alors le responsable pour le diocèse de Lyon de l'association « Unité chrétienne ». Je crois que tout le monde s'accordera à reconnaître que le père Michalon a été un authentique et ardent militant de l'œcuménisme, un héritier de l'abbé Couturier. Nous pouvons également affirmer qu'à ce titre il a activement contribué à toutes les avancées de l'œcuménisme et, personnellement, c'est avec une grande reconnaissance que j'évoque toujours sa mémoire. Je me souviens en particulier de son engagement à mes côtés à l'occasion de la création de l'école bilingue Markarian-Papazian. Alors que je souhaitais, par notre adhésion à la direction de l'Enseignement catholique du diocèse de Lyon, donner une dimension œcuménique au projet, nous rencontrions certaines difficultés qui auraient pu définitivement ruiner le projet. Je dois vous le dire, l'intervention du père Michalon au nom de cette fraternité œcuménique fut alors décisive.

De cette époque, je garde également le souvenir de la belle figure du Cardinal Albert Decourtray. Un pasteur très actif, toujours prêt à encourager, à élargir et à approfondir les relations œcuméniques dans son diocèse. Nous eûmes d'innombrables occasions de profiter de sa présence dans notre église Saint-Jacques de Lyon. Il nous rendait visite non seulement dans le cadre des relations « institutionnelles » des actions œcuméniques, mais aussi souvent en ami, venant participer à la Divine liturgie, n'hésitant pas à prêcher pour l'édification de nos fidèles. Je me souviens également de l'une de ses homélie au Grand Temple de l'Église Réformée qui avait été un grand moment pour nous tous. Chacune de ses interventions parlait au cœur de tout chrétien et changeait forcément quelque chose dans son cœur.

Nous avons assurément un long chemin devant nous pour atteindre notre but, mais admettons que nous avons connu d'énormes avancées durant le demi-siècle qui vient de s'écouler. Très souvent, nous oublions ce qu'était la situation il y a cinquante ans. Nous rendons-nous vraiment compte du chemin accompli ? Béni soit le Seigneur !

Aujourd'hui, nous sommes en permanence témoins d'échanges fraternels de plus en plus nombreux entre les responsables de nos Églises. Les travaux du BEM (Baptême, Eucharistie, Ministère) sont sans doute le fruit le plus palpable et le plus probant de ce travail accompli par tous. La contribution d'un autre lyonnais, le père René Beaupère, rédacteur en chef du journal Chrétien en marche fut, là aussi, très importante. Aujourd'hui encore, le BEM demeure la base la plus solide pour la poursuite du dialogue avec nos frères Catholiques et Protestants.

C'est aussi à Lyon que j'ai eu la chance de découvrir le mouvement « Foyers mixtes », une fois de plus grâce au père Beaupère qui avait eu la très bonne idée de me convier à l'une de ses rencontres. Je dois le reconnaître, jusque-là, je n'avais pas réellement conscience de l'importance de cette démarche.

Le rapprochement entre l'Église catholique et les Églises protestantes occupe naturellement une place particulière et d'importance dans notre vie œcuménique. Pour l'amour de cette unité tant désirée, pourrais-je avoir le droit d'espérer que mes frères protestants dont la foi d'origine est issue de l'Église catholique, reconsidèrent un jour prochain leurs positions à l'égard des Catholiques à la lumière des rectifications apportées par ces derniers à leurs manquements d'hier ? Et qu'ils acceptent de réexaminer les circonstances dans lesquelles a débuté leur histoire ? Est-ce tellement utopique ?

Pour compléter ce tableau de mes souvenirs lyonnais, je voudrais terminer en évoquant la visite du cardinal Barbarin en Arménie à l'invitation du saint Siège d'Etchmiadzine. C'était en 2004. Par un extraordinaire concours de circonstances, cette visite avait eu lieu durant la semaine de la Pentecôte. Il lui fut alors donné de découvrir la vie de l'Église arménienne, sa spiritualité, à travers plusieurs célébrations, des conférences, des temps de prières. Sa simplicité, sa volonté d'annoncer l'évangile aux plus modestes, aux plus humbles, avait alors impressionné nombre de membres de la fraternité de saint Etchmiadzine. J'eus durant cette semaine la chance de prier en sa compagnie, de le connaître de plus près, de découvrir son monde intérieur. C'est ainsi que j'ai découvert avec quelle patience il consacrait son temps à chacun de ses interlocuteurs en inspirant à chacun le sentiment qu'il était l'objet d'une attention toute particulière.

Je vous parlais, il y a quelques instants, de la vocation œcuménique de Lyon. Nous ne pouvons pas ne pas nous souvenir que c'est la ville d'accueil de saint Irénée, un autre « oriental ». Les traces de ce passé œcuménique sont toujours présentes et prégantes dans la ville. J'ai personnellement mesuré cette permanence de l'empreinte des pères de la période apostolique, en 1986, à l'occasion de la visite dans notre ville du Pape Jean-Paul II. A sa descente de l'avion, le Souverain Pontife fut immédiatement conduit à l'Amphithéâtre des Trois Gaules, lieu du martyr des premiers chrétiens lyonnais, et c'est là que le Pape fut accueilli lors d'une cérémonie œcuménique. Toutes les confessions chrétiennes étaient présentes à cette cérémonie. Ce jour-là, l'Église arménienne fut à l'honneur, puisqu'il revint à votre humble serviteur d'accueillir le Souverain Pontife au nom de tous. J'avais du mal à le croire, mais dès le lendemain, j'étais devenu l'évêque de tous les Catholiques de mon quartier ... Vous le voyez, il arrive qu'un seul événement fasse davantage pour une cause que des années d'un labeur acharné. Ainsi, cet événement avait promu en un jour ce « vivre ensemble » fraternel auquel nous aspirons tous et avait transformé notre aimable dialogue en une réalité vivante.

La présence des « délégués fraternels » de nos Églises orientales au synode des Évêques au Vatican est une autre expression de cette expérience œcuménique. Je peux vous assurer que notre présence aux côtés des catholiques durant la tenue de ce synode qui dure plusieurs semaines est très formatrice pour nous. Les échanges qui ont lieu à cette occasion sont fructueux et enrichissants et l'accueil qui nous est réservé, toujours chaleureux. C'est ainsi que se nouent également des amitiés personnelles, que naissent des collaborations entre nous, et entre nos Églises. Tout cela participe réellement, « en vérité », de la démarche œcuménique.

### **III.- Des voies nouvelles à découvrir**

Doit-on en déduire que, fort de ses avancées et de ses réussites, l'œcuménisme, a d'ores et déjà atteint son but et que nous n'aurions par conséquent plus rien à faire ? Certes non. Avec un peu de provocation, je serais même tenté de dire que le thème qui nous est proposé

aujourd'hui pourrait même nous inspirer le sentiment inverse. Il semble nous dire que l'œcuménisme n'a pas encore atteint son véritable objectif. Pour moi, et j'en suis convaincu pour vous tous, nous aurons atteint cet objectif béni le jour où nous pourrons tous partager la table préparée pour nous par notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais pour l'heure, la réalité est tout autre. Nous sommes très loin de cela.

Bien évidemment, toutes ces étapes du rapprochement entre nos Églises que je viens de décrire étaient éminemment nécessaires. Mais selon toutes les apparences, nous devons admettre que nous connaissons aujourd'hui une période de reflux, de ce que certains caractérisent de « repli identitaire ». Je suis confus et navré de faire ce constat, mais on peut légitimement se demander si nous n'œuvrons pas aujourd'hui de manière un peu vaine, sans nouveaux progrès.

La proposition qui nous est faite aujourd'hui de reprendre notre cheminement à partir du credo de Nicée-Constantinople ne constitue-t-elle pas justement une invitation à sortir du « patinement » dans lequel nous semblons tous enfermés ? Ne se justifie-t-elle pas par la conviction que notre dialogue doit désormais emprunter de nouvelles voies ? Je pense que oui. C'est pourquoi je suis profondément reconnaissant aux initiateurs de ces rencontres de nous en avoir donné la possibilité.

Le Credo de Nicée a été rédigé à une époque où la séparation des Églises n'existait pas, ou plutôt, où l'église était une. Un concile œcuménique pouvait alors rassembler tout le monde chrétien – l'Oikouménè - pour reconnaître et confesser ensemble la véritable doctrine chrétienne, pour corriger les enseignements erronés ou déviants, pour ramener à l'orthodoxie un certain nombre de théologiens égarés, comme il pouvait s'en révéler à cette époque.

Pour comprendre la nature et l'importance de ces conciles œcuméniques, il suffit de se remémorer cette définition de saint Vincent de Lérins (V<sup>e</sup> siècle) : « Dans l'Église catholique – universelle – il faut veiller avec le plus grand soin à tenir pour vrai ce qui a été cru partout, toujours et par tous <sup>1</sup>. » Pour ce théologien auquel se réfèrent en particulier au XVI<sup>e</sup> siècle les Catholiques, les Protestants et les Anglicans, trois critères sont requis pour distinguer la foi catholique (universelle) de l'hérésie : l'universalité, l'ancienneté et l'unanimité.

Pour revenir aux premiers siècles de la chrétienté, l'unanimité des Églises autour de cette notion ne dura malheureusement pas longtemps. En 451, le concile de Chalcédoine entraîna la première fracture entre l'Occident et les Églises d'Orient autour de la question christologique. En refusant la formulation de Chalcédoine, les Églises orientales n'adoptaient pas une position sectaire ou hérétique, elles demeuraient simplement fidèles aux décisions des « trois conciles premiers » qui sont jusqu'à nos jours reconnus comme tels par l'Église orthodoxe comme par l'Église catholique.

Une assemblée comparable à celle de Nicée est aujourd'hui souhaitable pour envisager les perspectives de rétablissement de l'unité de l'Église. Évidemment, ma proposition peut sembler difficile à réaliser, voire utopique, puisqu'après Chalcédoine, la pensée théologique s'est développée différemment de part et d'autre, ainsi que les rites et des formes de piété

---

<sup>1</sup> Saint Vincent de Lérins, *Commonitorium*, chapitre 2.

propres à chaque Église. Comment nos Églises pourraient-elles renoncer à cette pensée théologique et à cette tradition qu'elles ont développées durant des siècles et qui constituent une part de leur identité ?

Mais en l'occurrence, nous disposons d'un outil, je dirais même d'un « trésor commun », le *Credo* de Nicée, qui nous permettrait sans doute d'étudier et d'envisager ensemble cette restauration tant désirée de la tunique sans couture du Christ.

Le *Credo* de Nicée a, si j'ose dire, tous les atouts. Il est exhaustif, et de plus il a été adopté par tous. Pris un par un, ses paragraphes ne suscitent aucune polémique, aucune controverse de nature théologique. Aucun paragraphe, si ce n'est celui qui évoque le « jaillissement », la procession de l'Esprit Saint. C'est, vous le savez bien, le dogme du « Filioque » adopté par Rome aux alentours de 1013 qui a été la cause de la séparation des Églises catholique et byzantine en 1054. Ce dogme apparaît toujours aujourd'hui comme un obstacle, mais il constitue peut-être aussi une clef pour le rétablissement de l'union entre les deux Églises. Est-il vraiment exclu de trouver un accord sur cette question ? L'Église arménienne ne pourrait-elle, par exemple, apporter sa contribution en proposant la formulation qu'elle a adoptée : « *Nous croyons au Saint Esprit, increé, sans commencement, non engendré mais émanant du Père, consubstantiel au Père et partageant la même gloire avec le Fils*<sup>2</sup> ? »

Mais en dehors de cette question du « Filioque », quel sens donne chaque église à cette phrase du dernier paragraphe du *Credo* : « Nous croyons en une seule église catholique et apostolique ».

Notre première tâche devrait être de retrouver le sens initial de cette affirmation. Que confesse chacun d'entre nous lorsqu'il récite cette très belle formule ?

Voilà une question fondamentale qui peut, au premier abord, paraître simple, évidente. Mais, selon notre humble avis, c'est cette phrase qui exprime sans doute le plus manifestement la complexité de notre dialogue.

Cette formule peut être récitée par tous d'un même cœur et sans aucune réserve. Mais est-elle appréhendée et interprétée par tous de la même manière ? Admettons-nous tous le sens de cette phrase avec la même conviction ? Il est essentiel de comprendre la nature même du problème. La locution « nous croyons en une seule Église » devrait nous guider naturellement, spontanément, inexorablement vers cette unité. Mais contrairement à ce que nous affirmons, notre réalité d'aujourd'hui est tout autre. Nous demeurons désunis puisque nous constituons toujours des communautés ecclésiales distinctes, différentes. Mais attention : Être « divers » ne signifie pas être « différents ». Nous pourrions être « différents » sans pour autant nous séparer, nous diviser, comme nous le sommes actuellement.

Si la formulation « en une seule Église » du *Credo* de Nicée-Constantinople était réellement mise en exergue, en particulier les intentions du Christ, alors, n'en doutons pas, toutes les divergences nées de ces commentaires seraient annihilées. Ces interprétations diffèrent aujourd'hui entre la famille des Églises orthodoxes et l'Église catholique romaine.

---

<sup>2</sup> Extrait de la Somme théologique rédigée par Saint Nersés Chnorhali et adressée à l'empereur byzantin Manuel I<sup>er</sup> Comnène au XXII<sup>e</sup> siècle.

L'ecclésiologie de notre Église qui a fait sien ce texte et proclame l'unité et l'universalité de l'Église est la suivante :

L'Église, c'est non seulement les croyants rassemblés aujourd'hui ici, ou en ce moment même, en un seul lieu, mais tous les croyants qui dans tout l'univers participent du corps du Christ. Son corps est un et unique. L'unité de l'Église telle que nous l'entendons, c'est également, aux côtés des croyants qui sont aujourd'hui vivants, tous ceux qui se sont endormis dans le Christ, tous futurs ressuscités qui nous ont précédés dans cette vie terrestre et au ciel. Dans un ouvrage intitulé « Une interprétation du Credo de la sainte Église apostolique arménienne », l'un de nos évêques, Mgr Zareh Aznavourian, écrivait que l'unité de l'Église s'exprimait de plusieurs manières.

1.- L'Église est une par sa tête, « son chef ».

Saint Paul l'affirme à plusieurs reprises « le Christ est la tête de l'Église » (Ep 1, 22, 4, 23, Co 1, 18). Tout comme le corps a une tête, de la même manière l'Église possède également une tête. Les membres de l'Église sont nombreux, mais elle ne possède qu'un seul chef, le Christ, et son Église est conduite et dirigée par les pasteurs de l'Église. Mgr Zareh écrivait également : « Nous regardons souvent les déchirures qui existent au sein de l'Église et nous affirmons que l'unité n'est plus entre nos Églises. Est-ce vraiment le cas ? L'église a-t-elle réellement perdu son unité pour le Christ qui est le protecteur de cette unité ? Où le Christ trouve-t-il en l'Église cette unité ? Il est évidemment difficile de répondre. Une chose est sûre : l'Église est entre les mains de notre Seigneur et Il conserve son unité malgré toutes nos divisions. »

Bien sûr, nous avons là une position toute personnelle. Mgr Zareh sépare les dissensions qui existent entre nos Églises de la vision qu'a le Christ de l'unité de son Église. D'un côté, il présente nos divisions comme l'expression de la faiblesse des hommes souvent à la poursuite d'objectifs purement humains, comme par exemple la quête du pouvoir, et d'un autre côté, il exprime sa totale confiance dans le Christ en tant que garant de l'unité de l'Église. Donc, selon lui, l'unité existe réellement. Il ne resterait donc plus, si j'ose dire, qu'à résoudre les questions sources de division. Mais malheureusement, il ne nous propose aucune solution.

Dans son chapitre consacré aux sectes, il n'évoque pas non plus les dissensions d'ordre théologique qui ne proviennent pas des sectes. Dans cette partie intitulée « L'Église est une », parlant des sectes, il écrit : « Ceux qui sont hors de la vraie foi en Christ ne peuvent naturellement pas appartenir à l'Église une et unique du Christ. Les membres de sectes pourraient-ils faire partie du véritable corps du Christ ? Pour être et demeurer dans cette unité du Christ il est indispensable de connaître et de confesser la vraie confession de foi. » Et Mgr Lazare de citer Origène : « Il ne doit pas y avoir de différents théologiques entre les Églises car vous n'êtes pas une fausse Église ». Par « fausse Église », Origène entend les membres des sectes qui ont dévié des vérités divines.

2.- L'Église est une par son unique naissance dans « le saint baptistère de l'Église »

Tout comme les enfants nés de mêmes parents constituent une famille et une seule unité, de la même manière, tous les fidèles nés du même baptême sont les membres d'une même famille. Dans l'épître de saint Paul aux Galates (3, 27-28), nous lisons : « Vous tous qui avez été



baptisés en Christ, vous vous êtes revêtus de Christ. Il n'y a plus ni Juif ni non-Juif, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous êtes tous un en Jésus-Christ. »

Former une seule famille réunissant toutes les nations est le projet de Dieu pour le genre humain et c'est le Christ qui est l'artisan de ce plan de Dieu : « Ce mystère c'est que les païens sont cohéritiers, forment un même corps, et participent à la même promesse en Jésus Christ, par l'Évangile » (Ep 3, 6 ; cf. aussi Ep 2, 19-22). J'en viens maintenant à une question éminemment politique, celle de la gouvernance de l'Église.

3.- L'Église est une par la gouvernance qui est assurée par ses responsables.

Elle possède pour cela une structure appelée « hiérarchie ». La hiérarchie est cette structure qui va du bas vers le haut, ou du haut vers le bas. En d'autres termes, c'est le peuple des fidèles, les diacres ordonnés, les prêtres, les évêques. Et le Christ est la tête de tous. Mais chaque évêque est, à l'échelle locale, le chef unique de son Église, et c'est autour de lui que l'église se réunit. « C'est l'évêque qui révèle l'Église dans sa plénitude et sa catholicité et qui est le principe d'unité de celle-ci <sup>3</sup>. »

Saint Pierre ne nous dit-il pas : « Voici les exhortations que j'adresse aux anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, et participant de la gloire qui doit être manifestée. Paissez le troupeau de Dieu qui est sous votre garde, non par contrainte, mais volontairement, selon Dieu ; non pour un gain sordide, mais avec dévouement, non comme dominant sur ceux qui vous sont échus en partage, mais en étant les modèles du troupeau. Et lorsque le souverain pasteur paraîtra, vous obtiendrez la couronne incorruptible de la gloire » (I P 5, 1-4).

4.- L'Église est aussi une par son culte et ses rites.

En effet, où et quand récitons-nous notre Credo, où et quand confessons-nous de la manière la plus libre et la plus totale notre foi, si ce n'est lors de nos célébrations liturgiques, à travers nos prières et nos hymnes qui possèdent presque tous, par leur nature même, un caractère liturgique ?

Notre vie chrétienne, à travers ses expressions concrètes et profanes, est le fruit, la résultante, de cette confession de foi. Elle est, comme nous aimons à l'appeler parfois, « un témoignage de vie ». Cela signifie que nous exprimons la même foi par nos prières et nos hymnes, mais surtout, d'une manière pratique, au travers des actes de notre vie quotidienne. Mais, n'oublions pas pour autant que cette vie du monde, dans le monde, ce « témoignage vécu », a aussi une dimension hautement liturgique. Si nous nous proclamons membres du peuple de Dieu, adorateurs du Seigneur, alors notre existence doit, directement ou indirectement, constituer au quotidien une doxologie permanente adressée à notre Père Créateur.

A cet égard le signe suprême de l'Unité et le mystère qui la consacre en vérité est évidemment le saint sacrifice de la Messe. L'incarnation cesse alors de n'être qu'une affirmation

---

<sup>3</sup> Métropolite Jean Zizioulas in *L'Eucharistie, l'Évêque et l'Église durant les trois premiers siècles*.

théologique théorique pour devenir un sentiment concret, réellement vécu. C'est sans doute saint Cyrille d'Alexandrie (+ 444) qui a explicité avec la plus grande justesse ce principe ecclésiologique dans son commentaire sur l'Évangile de Jean : « Pour que nous tendions vers l'unité avec Dieu et entre nous, et que nous soyons mêlés ensemble, bien que nous formions tous des individus distincts quant aux âmes et aux corps, le Fils unique a disposé un moyen qu'il découvrit par sa propre sagesse et par le conseil du Père. En effet, en sanctifiant les croyants en soi dans un seul Corps, le sien, par la communion mystique, il les a rendus concorporels avec lui et entre eux. Qui en effet séparera et écartera de cette union physique ceux qui sont attachés au Christ jusqu'à être un avec lui par ce saint corps unique ? Car si tous nous participons à un pain unique, nous formons un corps unique. Le Christ, en effet, ne peut être divisé. C'est pourquoi l'Église est aussi appelée le Corps du Christ, et nous ses membres, selon la pensée de Paul » (cf. Co I, 12-27).

Au moment même où nous recevons le corps du Christ, nous communions directement avec Dieu, sans aucune autre pensée, sans aucun intermédiaire. Nous ressentons sa présence non seulement spirituellement mais aussi physiquement. Nous ne devenons pas qu'un simple récipiendaire, le recevant, mais nous nous unissons réellement à Lui. C'est cette union vraie et étroite dont parle saint Paul lorsqu'il dit : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps ; car nous participons tous au même pain » (Co 1, 10, 16-18). Nous voyons donc très clairement comment Paul, « celui qui est égal aux Apôtres », perçoit l'unité dans la Sainte Eucharistie.

5- L'Église est une par l'action de l'Esprit Saint, le trait d'union qui unifie l'Église est le Saint Esprit.

Je me contenterai de faire à ce sujet deux citations de saint Paul.

La première : « Efforcez-vous de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous, et en tous » (Ep 4, 3-6).

La deuxième : « Car comme le corps est un et à plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit » (Co I, 12, 12-13).

#### **IV.- Un Vatican III rassemblant toutes les confessions chrétiennes ?**

Dans ces conditions, qui pourrait aujourd'hui être l'intermédiaire qui guiderait les Églises sur les voies de notre projet commun : « Ne plus constituer qu'un seul troupeau avec un seul pasteur » ?

Pourrais-je raisonnablement imaginer un Vatican III héritier des conciles de Nicée et de Constantinople, une assemblée qui réunirait non seulement les représentants de l'Église

catholique, mais aussi ceux des autres Églises, avec un statut autre que celui de simple « observateur » ?

Nous savons tous que dans la situation actuelle, il est indispensable pour toutes nos Églises, non seulement de lever les anathèmes prononcés les uns contre les autres, mais aussi de mettre de côté les positions théologiques, christologiques, ecclésiologiques héritées du passé qui empêchent de nouvelles avancées dans notre démarche de rapprochement. Les aspects purement psychologiques ne doivent pas non plus être sous-estimés ou écartés afin de nous permettre de mieux comprendre l'histoire, l'univers mental, la logique de l'autre. Nous devons faire tout cela sans crainte et sans préjugés, car chaque communauté ecclésiale voit dans sa tradition, dans sa spiritualité, l'expression authentique d'une foi orthodoxe.

Dans notre cas, par exemple, l'enseignement de notre Église est fondé sur les décisions des trois premiers conciles œcuméniques, Nicée, Constantinople et Éphèse, qui sont aussi admises et professées par les autres Églises. Parce que nous avons refusé les décisions du concile de Chalcédoine, nous avons été déclarés hérétiques et notre fidélité aux décisions des trois premiers conciles et à leur enseignement a été dénaturée et déconsidérée. L'épithète de « monophysite » qui nous est accolé depuis le Moyen-Age ainsi qu'aux autres Églises d'Orient demeure jusqu'à nos jours comme une marque indélébile, toujours difficile à corriger, même si notre Église continue anathématiser la doctrine monophysite d'Eutychès. Ce n'est qu'un exemple mais j'aurais pu en évoquer bien d'autres.

## **Conclusion**

Pour conclure, je voudrais vous dire en confidence que je me plais souvent à imaginer un Vatican III - dans les conditions que j'ai évoquées précédemment - un concile qui permettrait ce travail commun de discernement afin de séparer les aspects secondaires des questions fondamentales, en prenant pour base ce beau texte du Credo de Nicée-Constantinople. En vérité, non seulement ce texte résume l'intégralité de la confession de foi chrétienne, mais de plus, il nous est commun. Et ce n'est pas rien.

En nous inspirant de ce texte, nous pourrions rédiger et adopter un nouveau Credo du type de Nicée-Constantinople répondant aux attentes d'aujourd'hui des fidèles de nos Églises. Un Credo qui nous conduirait d'un pas franc et assuré vers la réalisation de cette recommandation du Seigneur : « de ne constituer qu'un seul troupeau conduit avec un seul pasteur » et qui nous rendrait enfin dignes de communier à l'unique table du Seigneur. Car comme nous le rappelle saint Irénée : « Pour nous, notre façon de penser (confession /enseignement) s'accorde avec l'eucharistie, et l'eucharistie, en retour, confirme notre façon de penser <sup>4</sup>. »

Et tout cela est ma conviction personnelle. Merci.

En la cathédrale Saint Jean, le dimanche 5 mars 2017.

---

<sup>4</sup> *Contre les hérésies*, IV, 18, PG 7, 1028.

L'ensemble des conférences de carême a été publié par les éditions « Parole et Silence »

### **Conférences de Carême de Lyon 2017 : « Je crois en l'Église une »**

*Rien n'exprime mieux « l'œcuménisme spirituel » que la célèbre prière du P. Couturier, récitée chaque année par des milliers de chrétiens animés par le même désir d'unité :*

*« Accorde-nous de nous rencontrer tous en toi afin que de nos âmes et de nos lèvres monte incessamment ta prière pour l'unité des chrétiens telle que tu la veux, par les moyens que tu veux. » Chacun des conférenciers de ce carême 2017 a été invité à Fourvière pour exprimer ce qu'il pense intérieurement quand il prononce la formule du Credo de Nicée-Constantinople : « Je crois en l'Église une, sainte, ... »*

*Une seconde question leur a été posée : Que nous est-il possible de faire aujourd'hui pour que les nombreuses déchirures survenues au cours de l'histoire de l'Église ne se reproduisent plus et pour que vienne enfin le jour d'une unité véritable, d'une communion qui corresponde à la demande du Seigneur ? Oui, vingt siècles après Pâques et l'Ascension, la prière ardente de Jésus pour l'unité : « Qu'ils soient un en nous...pour que le monde croie » (Jn 17, 21) demeure la nôtre. Et nous croyons toujours aussi fermement que le Seigneur tient sa promesse : « Et moi, je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20).*

Introduction du Cardinal Philippe Barbarin.

Intervenants :

Mgr Norvan Zakarian,  
Métropolitain Emmanuel,  
Cardinal Kurt Koch,  
Elisabeth Parmentier,  
Pasteur Louis Schweitzer,  
Etienne Tissot.



Possibilité d'écouter la conférence sur le site de RCF (Radio des chrétiens francophones):

<https://rcf.fr/spiritualite/conference-de-careme-2017-avec-mgr-norvan-zacharian>